

Le bonheur n'est pas un rêve

Autor(en): **Secretan, Madeleine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **7 (1961)**

Heft 2

PDF erstellt am: **20.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-849038>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Bonheur n'est pas un zéve

Un roman que tous les jeunes devraient lire !

Bouleversant... actuel...

Une solution aux problèmes de la jeunesse insatisfaite, avide de jouir de la vie.

★ ★ ★

CHAPITRE PREMIER

- Combien vous dois-je, Monsieur ?
— Douze francs, Mademoiselle, s'il vous plaît.
— Combien ?
— Douze francs, s'il vous plaît.
— Vous dites ?
— Douze francs, Mademoiselle.
— Vous plaisantez !
— Mais... pas du tout ! La saison est courte, ici. Ne comparez pas avec la ville. Vous oubliez l'altitude : 1.800 mètres ! Il faut bien vivre tout le reste de l'année.
— Douze francs... répète la jeune fille, ahurie. Douze francs pour ce court trajet, de la gare jusqu'ici ! Vous abusez, Monsieur. A la plaine, actuellement, les taxis sont bon marché. Alors, pour ce prix, portez mes valises jusqu'au chalet, je vous en prie.
— Volontiers ! Et avec plaisir... Ce n'est pas souvent qu'il nous arrive de conduire de si jolies clientes...
— Je ne vous ai pas demandé d'appréciation sur ma personne, répond la voyageuse avec humeur.
Un imperceptible sourire se dessine sur ses lèvres.
Deux lourdes valises, posées au bord du chemin, prennent un bain de lumière et de soleil. D'un mouvement énergique, le jeune homme les empoigne. Derrière sa cliente, il gravit le sentier.
— Quel beau chalet ! Vous venez là pour longtemps ?
— Deux mois ; le temps des vacances...
— Deux mois... répète Alain Buchenel, rêveur. Pendant ces deux mois, peut-être que l'occasion...
— Merci, Monsieur. Je n'aurai plus besoin de vos services. Vos tarifs sont trop chers ! répond la jeune fille, les yeux rieurs et moqueurs, tout à la fois.

Ils arrivent sur une terrasse de pelouse. Une adolescente s'élanche au-devant d'eux. Silhouette mince et gracieuse, cheveux noirs aux souples ondulations, elle incarne la grâce et la beauté. Elle a quinze ans, à peine. Ses yeux s'éclairent de joie. Elle s'écrie :

— Anticlia, Anticlia... Enfin !...

A l'ouïe de ce nom, le chauffeur de taxi sursaute. Il pose les valises sur le gazon. Il relève la tête. Il jette un regard d'intense étonnement sur la demoiselle qu'il vient de conduire de la gare jusque-là.

Il pâlit.

Il semble bouleversé.

Ses yeux noirs, perçants, observent le visage de sa cliente. Grand jeune homme, svelte, il paraît avoir vingt-quatre ans. Son air désabusé, laisse errer sur ses lèvres charnues un sourire moqueur et suffisant. Son teint hâlé, ses traits marqués, son maintien, apportent à l'ensemble de sa personne un certain charme, une élégance dont il est conscient et vaniteux. Mais, en cet instant, son assurance l'abandonne.

L'étudiante, oubliant la présence du chauffeur, répond à l'étreinte de sa sœur :

— Irène ! Me voici. Comment vas-tu ? Ta mine splendide répond pour toi. L'air des Grisons te convient ; je m'en aperçois. A mon tour d'y venir aussi. Quelle chance ! Deux mois ! Nous allons bien nous amuser ! Et les buts d'excursions ne manquent pas. Fantastique, ce pays !

Se tournant vers Alain Buchenel :

— Oh ! Pardon, Monsieur ; je vous oubliais. Il faut que je sorte mon porte-monnaie.

Tout en mettant à exécution ce quelle vient de dire, elle lève les yeux vers le chauffeur. Elle rencontre son regard scrutateur.

Elle fait un geste de la tête, ennuyée, pressée d'en finir.

Une silhouette masculine, débouchant de l'angle du

chalet, s'avance lentement, épiait la scène. Sur l'épais tapis de gazon, les pas du jeune homme ne font aucun bruit. Il parvient jusqu'à eux sans être remarqué.

— Alors, bonjour !

Les deux sœurs tressaillent. Elles se retournent brusquement.

Une lueur brille dans les yeux d'Anticlia ; elle s'exclame :

— Serge L'Ecuyer ! Salut ! On se retrouve sur les hauteurs !

Le porte-monnaie ouvert laisse glisser son contenu sur l'herbe.

— Quelle horreur ! s'écrie Anticlia, soudain troublée.

— Ne vous faites pas de souci : le terrain me paraît bon, ici, lance Buchenel, moqueur.

— Bonjour, Serge, dit Irène.

Nerveuse, Clia ajoute :

— Tu ferais bien de m'aider à ramasser mes sous !

— Voilà, Mademoiselle, dit le chauffeur, en vidant le contenu de sa main dans celle de l'étudiante. Je crois que tout y est.

— A moi de vous payer ! Vos tarifs comptent aussi le temps perdu pour ramasser l'argent que vos clients sèment ?

Buchenel rit :

— Non, Mademoiselle. Cela, je l'ai fait pour vos beaux yeux !

Irène sursaute ; indignée, elle s'écrie :

— S'il vous plaît, Monsieur ! Laissez ma sœur et ses beaux yeux ; ils ne sont pas pour vous !

— Ah ! tu le crois, petite tigresse, rétorque Alain, moitié rieur, moitié colère. Pourtant, s'il y en a un qui les mériterait...

Il n'achève pas.

Les joues en feu, Irène s'apprête à répondre. Clia l'en empêche en éclatant de rire :

— Vous êtes bon, Monsieur ! Ma pauvre Irène, nous perdons notre temps... Le climat d'ici n'est sûrement pas favorable aux méninges de certaines gens... Voilà votre dû Monsieur le chauffeur et ne vous attardez pas davantage.

Elle se tourne vers Serge L'Ecuyer ; elle lui jette un coup d'œil complice :

— Empoigne ces valises, veux-tu ? Et entrons vite.

Le jeune homme se hâte d'exécuter ce qu'on lui demande. Visiblement, il est heureux que cet entretien prenne fin.

Sans plus un mot, tous trois s'engouffrent dans le chalet. En fermant la porte derrière elle, Irène se retourne.

Le chauffeur de taxi s'en va lentement, l'air morne.

— Il boite, dit-elle. Dommage ! Sans cela, il ne serait pas si mal...

— Là ! Plus un mot sur cet imbécile, je t'en prie, ordonne sa sœur.

Serge regarde Anticlia. Ses yeux prennent une teinte

chaude. Il ne dissimule pas les sentiments qu'il éprouve pour la jeune fille :

— Je voudrais savoir pourquoi il prétend mériter tes beaux yeux, Clia...

— Oh ! Serge. N'as-tu pas compris qu'il radotait !

Le jeune homme semble perplexe ; il répond et dans sa voix on perçoit une pointe d'irritation :

— Drôle, tout de même. Cela sent le mystère. Tu lui as tourné la tête, pas de doute.

— Bon ! D'accord... Un bon conseil à lui donner : la revisser et la mettre droite avant qu'elle ne tombe !

— Anticlia ! Je parle sérieusement et tu dis des bêtises. Connais-tu cet homme ? L'as-tu déjà vu ?

— Jamais.

— En es-tu sûre ?

— Tout à fait.

— Je te crois, conclut Serge en respirant profondément. Tu comprends... je me suis tellement réjoui de ton arrivée.

Clia lève vers son camarade un visage épanoui :

— Et moi ! Je ne tenais plus en place. Cette dernière semaine m'a paru interminable. La pensée que vous étiez déjà tous là-haut à vous rôtir au soleil... Insupportable ! Quelle idée géniale mes parents ont eue de louer un chalet si près du vôtre ! Je l'ai vue, votre maisonnette, pas loin, sur la route, n'est-ce pas ? Je l'ai tout de suite reconnue. Te souviens-tu ? Nous y étions venus un dimanche, il y a deux ans, je crois. Nous vous avons fait une courte visite. Il m'avait semblé tout neuf, à peine terminé, votre petit chalet. Je l'avais trouvé si joli, je l'avais admiré...

— Si bien admiré, que tu n'avais même pas remarqué ma présence...

— Que veux-tu ! J'étais encore une petite fille. Ne sois pas jaloux de mon ravissement pour votre mignonne demeure.

— Celui-ci rivalise en tous points avec le nôtre, ne trouves-tu pas ?

— Oh ! oui, s'exclame Irène, enthousiaste. Clia, as-tu remarqué cette grande galerie peinte en plusieurs couleurs, ces sapins, cette rocaille ?

— Non, je n'ai encore rien vu de tout cela.

Les yeux de Serge s'assombrissent.

Il ouvre la bouche ; un instant, il hésite. Il tourne la tête vers la fenêtre. Railleur, il dit :

— Naturellement, en montant le sentier, tu étais tout absorbée par ton chevalier servant.

Les joues de l'étudiante se colorent.

— Tais-toi ! s'écrie-t-elle, rieuse.

Elle s'élanche vers l'escalier de bois qui monte à l'étage ; elle ajoute :

— Où est maman ? Il faut que j'aille l'embrasser...

De son côté, Alain Buchenel descend le sentier. Sur la route pierreuse, il retrouve sa voiture. La haute montagne se dresse devant lui ; les sommets sauvages se découpent dans le bleu du ciel. Complètement dénudés d'arbres, ils sont recouverts, à la base, d'une herbe courte, et les pics ne sont plus que de la roche grise.

M. S.